



HAL
open science

La ville appartient-elle aux hommes ?

Yves Raibaud

► **To cite this version:**

Yves Raibaud. La ville appartient-elle aux hommes?. Sciences humaines, 2019, Etre un homme aujourd'hui, n°313. hal-02277523

HAL Id: hal-02277523

<https://hal.science/hal-02277523>

Submitted on 3 Sep 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La ville appartient-elle aux hommes ?

Revue Sciences Humaines, n°313 Avril 2019

Yves Raibaud, Géographe, Passages/Cnrs, Université Bordeaux Montaigne yves.raibaud@cnrs.fr

La construction d'une identité masculine, quelle qu'elle soit, ne peut être imputée seulement à la famille, ni même à une école qui participerait implicitement à ce que Sylvie Ayrat appelle une « fabrique des garçons »¹. D'autres lieux y concourent dans le temps des loisirs. Une fois désigné comme homme, on le devient dans des lieux de répétition musicale, des gymnases, des stades qui fonctionnent comme des maisons des hommes, lieux de confrontation non mixtes où les garçons apprennent les codes de la virilité.

Dans l'espace public les garçons jouent au centre

Dès l'enfance les garçons sont considérés comme plus agités, turbulents. Leur besoin de se dépenser dans des activités physiques semble naturel. A la maison, on les envoie jouer dehors. A l'école, ils occupent la cour de récréation par une éternelle partie de foot. Edith Maruéjols² montre comment se construisent, autour de ce terrain aux frontières floues (puisque les joueurs ne respectent pas les touches), des spatialités genrées: des filles en périphérie, avec des jeux moins consommateurs d'espace (cordes à sauter, élastiques), apprenant à esquiver ; des garçons bruyants, colonisant le centre, obsédés par la compétition, soumis à la loi du plus fort et la loyauté au groupe. Cet apprentissage quotidien trouve son prolongement dans une ville faite pour les garçons. Les skateparks et les citystades sont les terrains de sport les plus construits en Europe depuis trente ans. Destinés à tous mais occupés par près de 100 % de garçons, ces nouveaux équipements viennent en continuité d'autres, plus anciens, occupés également par des hommes (street basket, terrains de boules, autrefois de quilles), ainsi que des grands stades qui accueillent plusieurs fois par semaine des dizaines de milliers de supporters masculins.

Une croyance répandue suggère qu'ils permettent de canaliser la violence. La pratique sportive sur des terrains d'accès libre éviterait les conflits d'usage des jeunes avec les autres générations dans l'espace urbain. Le spectacle sportif, lui, ferait office de catharsis en permettant l'expression des antagonismes et de l'agressivité dans un temps et un lieu déterminés. L'inefficacité du processus de pacification est pourtant criante. La non mixité masculine semble fonctionner, à l'inverse, comme un stimulant des passions que l'on prétend combattre, favorisant le virilisme et ses avatars, le sexisme et, l'homophobie. Modifier le dispositif suffit le plus souvent à changer la donne : la suppression du ballon pendant la récréation suscite une nouvelle jouabilité de l'espace, des coopérations entre filles et garçons, entre petits et grands. Dans la cour ainsi reconfigurée, les géographes observent une utilisation partagée de l'espace. En ville, les espaces de loisirs les moins spécialisés (promenades, plages et baignades, parcs publics) ne sont-ils pas ceux où l'on observe également la plus grande mixité sociale et de genre ? Une présence importante des personnes âgées ou handicapées ?

Cependant une ville de loisirs favorable aux hommes continue de se construire sous nos yeux grâce aux financements publics. La première enquête française de *genderbudgeting* sur les loisirs des jeunes, réalisée pour la Communauté urbaine de Bordeaux en 2009 est révélatrice : 75% des budgets profitent aux garçons. Ces chiffres ont été confirmés, avec de faibles variations, dans d'autres villes de France et d'Europe (Bruxelles, Genève). A partir du collège, les filles abandonnent les activités périscolaires tandis qu'une offre de loisirs correspondant aux goûts des garçons se développe à grande échelle. Comme sur les terrains de sport, les maisons de jeunes et les centres d'animation enregistrent une faible participation des filles. Les séjours de vacances organisés dans le cadre de la politique de la ville, fréquentés par 100 % de garçons jusqu'au début des années 2000, peinent aujourd'hui à atteindre 30 % de filles bénéficiaires.

Sous couvert de cultures urbaines, de nouvelles cultures masculines

Dès la fin des années 1980, les politiques culturelles, en lien avec la politique de la ville, diffusent un nouveau modèle d'action sociale et culturelle. Celui-ci s'appuie sur des cultures émergentes, bientôt

1 Ayrat S., (2011), *La fabrique des garçons. Sanctions et genre au collège*. PUF, Paris.

2 Maruejols E., (2014), *Mixité, égalité et genre dans les espaces du loisir des jeunes : pertinence d'un paradigme féministe*, thèse Université Bordeaux Montaigne s.d. G.Di Méo, <http://www.theses.fr/2014BOR30024>

•
appelées cultures urbaines et consacrées sous ce nom dans les festivals et des programmations culturelles associant rap, rock, danse hip-hop, graff et sports urbains (skate, bmx, parkour). Les professionnel.le.s du travail social et de l'animation socioculturelle s'appuient sur ces nouvelles pratiques pour réguler les tensions et éduquer les jeunes des quartiers à la citoyenneté. L'étude des cultures urbaines montrent qu'elles participent fortement à la séparation des sexes dans des activités distinctes, au profit des garçons. Exemple : les subventions aux musiques actuelles (rock, rap, techno, musiques du monde), censées compenser les inégalités sociales du financement des musiques dites classiques, ont précédé la création de salles de spectacle, d'écoles et de lieux de répétition adaptés au volume sonore de ces musiques « amplifiées ». En 2018, le secteur des musiques actuelles est pointé du doigt par la SACD (sociétés des auteurs et compositeurs) comme le plus inégalitaire : 80 % des ressources publiques profitent aux hommes, que ce soit dans les pratiques en amateur, les aides à la professionnalisation ou sur les scènes subventionnées par des fonds publics.

Encore une fois les activités des garçons sont valorisées au détriment de celles des filles. Le rock, le rap, le graf, le skate ? Importants, porteurs de valeurs sociales, largement subventionnés. La danse, le twirling bâton, le poney ? Mièvres, démodés, peu ou pas subventionnés. Comme à l'école, où l'essentiel de l'effort pour l'égalité consiste à pousser les filles vers les « matières à haute valeur masculine ajoutée » (Ayrat, id.) telles que maths, sciences et technologie, la communauté éducative imagine la promotion des filles sur les terrains des garçons : rock, boxe et foot féminins illustrent le modèle de la fille décidée, battante. Peu importe que la compétition soit truquée : au final les ressources profiteront majoritairement aux garçons. Il n'y a pas de symétrie : la peur de déviriliser les garçons par des activités dites féminines est plus forte. *Exit* pour eux la danse, la chorale, les arts plastiques, le théâtre, activités qui leur font courir le risque de perdre la face, d'être traités de pédés et de gonzesses, voire d'être victimes de violence physiques et sexuelles.

Les politiques publiques de la jeunesse s'appuient sur l'idée qu'il est possible d'éduquer les jeunes à la citoyenneté par la créativité, l'esprit d'équipe et le dépassement de soi que suscitent les cultures urbaines, qu'elles soient sportives ou culturelles. S'il s'avère que 75% des budgets et 80% des équipements sont accaparés par les garçons, de quelle citoyenneté parle-t-on ? La même qui a exclu pendant 150 ans les femmes du suffrage universel ? Comment pourrait-il y avoir de citoyenneté sans les filles ?

La ville sexiste et ses cultures

« *Quand on arrive en ville, tout le monde change de trottoir* » chantait Daniel Balavoine en 1980. Prendre au sérieux les violences urbaines et le harcèlement des femmes dans la rue, c'est considérer que ces phénomènes ne sauraient être réduits à une activité de bandes de garçons énervés ou d'hommes frustrés, mais qu'ils sont relayés de façon puissante et ancienne par une culture masculine de la ville. Célébrées par les poètes et les écrivains, femme et ville se confondent dans le désir des flâneurs urbains. André Breton suit Nadja dans les rues de Paris. Louis Aragon pleure la disparition de la ville ancienne et de ses bordels, fréquentés depuis la Renaissance par tout ce que Paris compte de peintres, de sénateurs, d'évêques ou de bourgeois. Dans les années 1920, les guides touristiques invitent les riches étrangers à aborder les midinettes, ces ouvrières de la mode qui déjeunent sur les bancs des Tuileries à l'heure de la pause. Venise, ville des amoureux, est au XIXème siècle une capitale mondiale de la prostitution. Le quartier rouge d'Amsterdam, la Repperbahn à Hambourg ou la rue St Denis à Paris font partie du *tour*, les bordels des frontières belges et espagnoles marquent des limites abandonnées par l'Europe de Schengen. Reggiani chante Sarah, la prostituée préférée de Baudelaire, Lama les petites femmes de Pigalle, Brel les putains d'Amsterdam. Plus encore qu'ailleurs, il est difficile pour les femmes de rester statiques sur les trottoirs de ces villes sans être aussitôt abordées. La figure du harceleur, comme celle du client, sont constitutives de la ville sexiste.

Les recherches menées sur le sentiment d'insécurité des femmes dans la ville montrent l'impact du design urbain, dans une ville qui honore les grands hommes par des noms de places, de rue, des statues. Où les femmes sont présentes comme objets décoratifs, le plus souvent nues ou à peine voilées, telles qu'elles sont affichées aussi par les publicités sexistes, à la devanture des kiosques. Des marches de femmes dénoncent cette scénographie et ses prolongements les moins avouables, graffs sauvages et odeurs d'urine. Les femmes protestent contre la suspension du droit à la ville pour elles lors des grandes compétitions sportives, fêtes, carnivals, festivals de rock, et contre les nombreux viols impunis que ces événements entraînent. Une enquête en ligne menée en 2016 sur le harcèlement de rue fait apparaître un pic spectaculaire de déclarations le 22 juin, lendemain de la fête de la musique.

- Les villes qui s'attaquent au problème (en France Bordeaux, Paris, Rennes) mettent en place des observatoires du genre dans l'espace public afin de quantifier les inégalités et trouver des solutions : subventions accordées sur des contrats d'objectifs, temps réservés aux femmes dans les lieux non mixtes masculins, programmation culturelle égalitaire et non sexiste, mixité dans les projets d'animation des quartiers, encouragement des pratiques sportives des femmes dans l'espace public. Des métropoles européennes améliorent les ambiances urbaines en se penchant sur la sécurité et le confort des femmes dans la ville : campagnes contre le harcèlement dans les transports et dans la rue, éclairages publics, circulations douces, toilettes, accessibilité des parcs et des espaces publics de loisirs. Ces mesures qui profitent à tout le monde, et bien d'autres encore, sont mises en œuvre depuis vingt ans par la ville de Vienne en Autriche. Elles en ont fait non seulement la première ville féministe d'Europe mais aussi, depuis neuf années consécutives, la première au classement international Mercer pour sa qualité de vie. Preuve s'il en est que la critique de plus en plus vive de la ville « faite par et pour les hommes » et de ses cultures urbaines masculines peut ouvrir la voie à une autre façon de concevoir la cité de demain : inclusive, écologique et démocratique.

Ayral S., Raibaud Y., dir. (2014), *Pour en finir avec la fabrique des garçons*, tome 1 et 2, MSHA, Pessac.

Bernard-Hohm M.-C., Raibaud Y., (2012), Les espaces publics urbains à l'épreuve du genre, *Métropolitiques* (en ligne)

Maruéjols E., Raibaud Y., (2012), Filles/garçons : l'offre de loisirs. Asymétrie des sexes, décrochage des filles et renforcement des stéréotypes, *Revue VTE n°167*, Sceren CNDP.

Raibaud Y., (2011), De nouveaux modèles de virilité. Musiques actuelles et cultures urbaines, in Zaouche C. et Welzer-Lang D., *Masculinités état des lieux*, Erès, 2011, 149-161.

Raibaud Y., (2017, 2^e éd.), *La ville faite par et pour les hommes*, Belin, Paris.